

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : — L'Œuvre du Pain, *A. Nivesrais* — Vieille mère et jeune consumptif, *C. J. Magnan* — St Louis, roi de France — Souffrances d'hiver, *Turquetly* — Le vrai prix de l'argent, *Bossuet* — Pour une canne, *A. Theuriel* — Le corbeau et la croche, *H. Tosnan* — La Communion des Saints, *Mistral* — Prêt à partir, *P. V. Delaporte* — Russes et Français, *F. Roch* — La source d'eau vive — Bibliographie — Correspondance.

L'ŒUVRE DU PAIN

Lorsque St Vincent de Paul songeait aux origines de sa Congrégation, il se défendait d'en avoir conçu le plan. C'était malgré lui, ou tout au moins à son insu que Dieu l'avait conduit. Il n'avait eu qu'à suivre la Providence. Telle est bien l'histoire des œuvres de Dieu. L'homme ne conçoit pas ces œuvres avec une organisation savante : c'est peu à peu qu'elles se développent, et c'est seulement lorsqu'elles ont atteint leur entier épanouissement que l'on découvre un ordre parfait, un enchaînement admirable qui dénotent l'intervention divine.

Les membres des Conférences de St Vincent de Paul qui fondèrent le Patronage n'avaient d'abord qu'une idée : arracher l'enfant pauvre au danger de la rue et lui donner, avec l'éducation chrétienne, l'instruction suffisante pour gagner plus tard sa vie d'une façon honorable. Point n'était question alors de nourrir ces enfants. Quelle circonstance fit penser à ce nouvel acte de charité ? C'est ce que je vais vous dire.

Il n'y avait à cette époque qu'une soixantaine d'enfants au Patronage et un seul professeur. Dans une salle assez grande tout ce petit monde était assemblé. Était-on sage de ce temps ? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il qu'une après-midi la classe était en émoi : un des élèves venait de se trouver mal. Il n'en fallait pas tant pour bouleverser les soixante lutins qui, tout en s'associant au malaise de leur camarade, n'étaient pas fâchés de se détendre un peu les nerfs et de laisser en repos livres et cahiers.

Peut-être l'indisposition est-elle causée par une mauvaise digestion ? Le professeur, médecin improvisé, interroge le malade.

— Qu'as-tu mangé à midi ?

— Rien.

Il faut remonter plus haut pour chercher la cause du mal."

“ Et ce matin, avant de venir à l'école, qu'as-tu pris comme déjeuner ? ”

“ Il n'y avait rien à la maison. ”

Le pauvre enfant répondait sans fausse honte, avec un naturel qui laissait voir que plus d'une fois il avait dû se diriger vers le Patronage sans autre réconfort que l'espérance de trouver un morceau de pain en route. Ce jour-là ses forces l'avaient trahi.

Le professeur logeait avec sa femme au Patronage même ; cette bonne ménagère eut bientôt guéri le malade sans autre remède que quelques beurrées.

On reproche parfois aux dames d'être bavardes ; peut-on le faire sans injustice, surtout quand elles s'occupent de charité ? L'infirmière improvisée trouva, certainement sans aller au-devant, l'occasion de parler de son malade à une demoiselle Métivier. Cette personne vouée aux bonnes œuvres fut touchée par le récit d'une pareille misère : elle devina que cette souffrance de la faim devait être commune parmi des enfants aussi pauvres. Quelle belle œuvre que de nourrir ces pauvres petits ! Ne sachant comment réaliser son projet, elle alla demander conseil à une religieuse de l'Hôtel-Dieu, digne sœur d'un frère dont le nom restera uni à la fondation et surtout au développement du Patronage. On décide d'intéresser quelques dames charitables à cette œuvre nouvelle et d'obtenir de chacune d'elles un pain par mois.

Dorénavant les enfants pauvres pourront au moins apaiser leur faim. Un morceau de pain sec est bien peu de chose, mais comme il paraissait savoureux à ceux qui attendaient le repas de midi pour prendre leur première nourriture ! Les enfants étaient si heureux qu'ils ne pensaient pas à demander autre chose. Comment ce repas sommaire s'est-il changé en dîner complet ; qui donc a eu l'idée d'ajouter la soupe, la viande et les légumes ? C'est ce que je vous raconterai une autre fois.

A. NUNESVAIS, Ptre.

N. B. — Depuis cette époque l'Œuvre du Pain n'a cessé de fonctionner au Patronage ; mais l'Œuvre étant trop pauvre pour aller avec cheval et voiture solliciter la charité, des dames se chargent de recueillir en argent la contribution des personnes qui veulent nourrir les enfants pauvres. — Des indulgences ont été accordées en faveur des personnes qui font partie de l'Œuvre du Pain.

SOUVENIRS D'UNE CONFERENCE DE S. VINCENT DE PAUL

Vieille mère et jeune consomptif

Dans une mansarde pauvre mais propre vit une vieille veuve. Elle n'a qu'un fils avec, elle, un jeune homme de 19 ans, seul soutien de sa mère. Il est robuste et presque taillé en athlète, et gagne le pain dans une tannerie de St-Roch. Un jour, il contracte un rhume qu'il ne soigne pas et continue quand même à travailler dans des caves fraîches et humides. Finalement, faute de soin, le colosse est cloué au lit ; le médecin est appelé et annonce à la vieille mère que son fils est mortellement atteint de la phthisie. On est au commencement d'avril, et le propriétaire de la mansarde annonce à la mère attristée que le logement sera loué à d'autres si dans quinze jours les arrérages qui se chiffrent à \$35.00 ne sont pas payés, alors elle aura à déguerpir. La malheureuse est découragée. Vous dire comment il se fait que la Conférence découvrait cet affreux cas de misère serait assez difficile. Toujours est-il que deux de ses visiteurs les plus expérimentés sont préposés à la garde du jeune malade, et que le Bureau de la Conférence accepte la responsabilité du loyer pour une année à venir.

La maladie fait des progrès rapides, et au commencement de mai, le jeune consomptif ne peut plus quitter sa couche.

Le beau soleil du printemps brille dans tout son éclat ; depuis quelques jours on entr'ouvre les fenêtres, et la brise apporte au pauvre malade les premières notes des oiseaux chanteurs et les parfums de la terre renaissante. Il était dur, pour le consomptif, de renoncer à la vie, à 19 ans, en pleine vigueur de l'âge. Que de rêves évanouis ! que de projets anéantis ! Non, il ne mourrait pas, il ne voulait pas mourir. Les pieuses exhortations de son confesseur et les larmes de sa mère ne modifièrent pas ses idées. Ce que ni le prêtre, ni la mère n'avaient pu faire, les jeunes visiteurs de la Conférence le réalisèrent petit à petit, par degré, au cours de fréquents entretiens avec le jeune malade qui finit par se conformer à la volonté du bon Dieu. Bref, les derniers moments venus, ce sont les membres de la Conférence qui passent les nuits auprès du moribond, et lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, deux d'entre eux l'ensevelirent pieusement. Trois jours après, le 8

mai, par une pluie battante poussée par un violent vent de nord-est, un modeste corbillard conduisait le défunt à sa dernière demeure. Le convoi funèbre était composé de huit jeunes gens, bien mis, et qui faisaient volontiers le sacrifice d'une demi-journée de travail afin d'accorder une dernière prière à l'âme de celui qu'ils avaient consolé sur la terre et de rendre un suprême hommage à l'humble cercueil destiné au sillon.

C. J. MAGNAN.

Saint Louis, roi de France

Quand il faisait quelque voyage, il semble que ce fût pour y visiter et secourir les pauvres. Il disait à son brillant entourage : “ Allons visiter les pauvres de tel pays et les repaissons.”

Chaque jour il nourrissait un grand nombre de malheureux de la desserte de sa table, et leur faisait distribuer en plus du pain, de la viande ou du poisson, et du vin. Les jours de fêtes, il en réunissait deux cents dans son palais et les servait lui-même à table. Les mercredis et vendredis de chaque semaine, il en mandait treize dans sa chambre ou dans la pièce voisine, et leur donnait à manger de sa main, sans se rebuter de leur malpropreté.

Chaque jour, on lui amenait trois mendiants, les plus rebutants ; il leur donnait quarante deniers, et, les faisant asseoir à une table dressée tout près de lui, il se faisait apporter trois écuelles et prenait soin de tremper lui-même leur repas. Il leur servait de sa main les viandes de sa table, et, par un excès de charité héroïque, il se faisait apporter les restes de ces viandes, qu'il mangeait après eux.

A l'exemple du Divin Maître, il aimait à laver les pieds des pauvres. Le Jeudi-Saint il exerçait cet humble ministère en présence de toute sa cour, et il avait soin d'accoutumer ses fils grandissants à cet acte suprême de charité.

“ Il me demanda une fois, dit Joinville, si je lavais les pieds aux pauvres le jour du grand Jeudi (le Jeudi-Saint). — “ Sire, dis-je, quel malheur ! Les pieds de ces vilains, je ne les laverai jamais ! — Vraiment, fit-il, c'est mal dit : car vous ne devriez point avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu premièrement et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver.”

SOUFFRANCES D'HIVER

Le souffle de l'automne a jauni les vallées ;
Leurs feuillages errants dans les sombres allées,
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs :
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aiglon seul gémit dans les campagnes nues,
Tout se voile : les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant ;
L'orage s'est levé : l'hiver s'avance et gronde :
L'hiver, saison de jeux pour les riches du monde,
Saison de pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :
L'ivresse du plaisir embellit vos instants,
Et malgré les hivers vous respirez encore,
Dans les tardives fleurs que vos soins l'ont éclore,
Un dernier souffle du printemps.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie ;
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin !
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?
Quelque femme éplorée, ou bien encor peut-être
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure
Où l'aiglon pénètre et que rien ne défend :
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère
Qui, glacée elle-même au fond de la chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains livides :
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles :
" Oh ! pitié ! donnez par pitié ! "

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !
Ils sont là ; leur voix triste essaie une prière :
Dites ; resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur ?

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir ;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez : il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir !

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de la mort sera moins douloureux,
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz : " J'ai connu la pitié de la terre,
" Je puis la demander aux cieux ! "

TURQUERY.

Le vrai prix de l'argent

Jésus-Christ venait de parler des Pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix.

Jésus s'assit, et regarde ceux qui mettaient dans le tronc ou dans le trésor : Une pauvre veuve donna deux petites pièces d'un liard : elle a plus donné que tous. Que l'homme est riche ! Son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Manquez-vous d'argent ? un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer. N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? un désir, un soupir, un mot de douceur, un témoignage de compassion : si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle ! Oh ! que l'homme est riche, et quels trésors il a en main !

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles, ravi de

sa libéralité, *il convoque ses disciples*, comme à un grand et magnifique spectacle.

Elle a donné plus que tous les autres ; quoique tous les autres eussent donné largement : Mais les autres ont donné le superflu et le reste de leur abondance, sans s'apercevoir d'aucune diminution ; au lieu que celle-ci a donné tout ce qu'elle avait, et tout son vivre : s'abandonnant avec foi à la divine Providence.

Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

BOSSUET.

POUR UNE CANNE

Hercule Abatvent, malgré son nom, était un homme doux et pacifique. Il n'avait jamais abattu que des têtes de pavot, dans son laboratoire, alors qu'il était pharmacien à Annecy. Il avait épousé à trente ans une veuve nommée Etiennette Malfroy, qui était plus âgée que lui et qui ne lui avait pas donné d'héritiers. A cinquante ans, ayant cédé son fonds, il s'était retiré dans le faubourg Sainte-Claire, où il habitait une maison appartenant en propre à sa femme. Cette étroite demeure, élevée d'un étage en retrait sur le rez-de-chaussée et formant terrasse, faisait l'admiration des voisins et des passants.

La galerie à fuseaux qui bordait la terrasse du premier étage était complètement garnie de caisses où des ceillets rouges, des fuchsias, des rosiers et des géraniums foisonnaient, poussant en été leurs tiges épanouies jusqu'au-dessus de la rue. Au milieu de ce jardin suspendu se balançait une cage où un bouvreuil sifflait des airs de valse ; dans un angle, un escalier en échelle de meunier, sous lequel était méthodiquement rangée la provision de bois pour l'hiver, conduisait au grenier, où des pots de pétunias étaient également suspendus en encorbellement et où un chat jaune se chauffait au soleil. Cette maisonnette, avec sa terrasse fleurie, semblait à Etiennette et à Hercule Abatvent un paradis terrestre. Ils y coulaient des jours heureux, occupés l'un et l'autre à de somnolentes et régulières besognes domestiques. Ils ne la

quittaient guère qu'é le dimanche pour aller, bras dessus bras dessous, se promener à Albigny ou aux Balmettes.

Leurs habitudes casanières et leur mutuelle affection les avaient fait surnommer dans le quartier Philémon et Baucis. Ils étaient, en effet, inséparables. Hercule se plaisait au logis, on ne le voyait jamais au café ; il était d'ailleurs très serré et n'aimait point à dépenser follement son argent. De temps à autre seulement, dans les soirées d'hiver, il allait au cercle faire un whist à un centime la fiche, en compagnie du juge Maniglier et d'un membre du club Alpin. . . .

Ce fut justement cet alpiniste qui porta le trouble dans le ménage Abatvent. Il ne rêvait que courses en montagne, ascensions de sommets, traversées de glaciers ; il manœuvra si bien qu'il fit honte à Hercule de son existence de colimaçon et lui inspira le désir de voir au moins une fois en sa vie les merveilleux sites alpestres dont il n'était séparé que par une dizaine de lieues. Un beau soir, en rentrant au logis, l'ancien pharmacien déclara à sa femme qu'il était las de son inaction et qu'il était résolu à visiter le Mont-Blanc. Ce soir-là, il y eut des orages et des pleurs dans la petite maison du faubourg Sainte-Claire. Etienne vit tança vivement Hercule de ses goûts de vagabondage et lui représenta qu'il courait de gaieté de cœur à sa perte. Mais Abatvent était entêté comme tous les gens qui n'exercent pas souvent leur volonté. Il jura à sa femme qu'il visiterait le Mont-Blanc, et cela pas plus tard que le lendemain.

On entra en juillet : le baromètre était au beau fixe, et cette excursion serait d'ailleurs l'affaire de cinq ou six jours. Etienne vit qu'il était buté à cette fantaisie ; elle céda en soupirant, mais elle déclara qu'elle s'en lavait les mains et que, s'il arrivait malheur à l'imprudent touriste, du moins elle n'aurait point à se reprocher de l'avoir aidé dans cette entreprise insensée. Hercule n'en fit que rire : il graissa lui-même ses souliers ferrés, mit dans sa gibecière une chemise, un gilet de flanelle et des chaussettes de rechange : il y ajouta un flacon d'arnica, de la charpie et une fiole de vieux kirsch ; puis le lendemain, guêtré jusqu'aux genoux, il s'arracha des bras de l'explorée Etienne et s'embarqua sur le bateau à vapeur le *Mont-Blanc*, qui devait le conduire jusqu'au bout du lac.

Quand le bateau l'eut déposé sur le ponton de Doussard,

Hercule respira librement et se sentit une recrudescence d'humeur vagabonde. Il s'achemina d'un pied léger vers la route de Faverges, qui courait, blanche et droite, entre les prés encadrés de hautes montagnes rocheuses. Il comptait gagner les Fontaines-d'Ugines avant midi, y déjeuner et aller coucher à Flumet ; ce serait sa première étape.

Tout en marchant, il heurta du pied un objet assez lourd, se baissa et vit dans la poussière une solide canne de houx, noueuse, pesante, terminée par un bout ferré et ornée à l'autre extrémité d'une tête arrondie, qui en faisait une sorte de massue.

Abatvent, avec ses habitudes d'ordre et d'économie, n'était pas homme à laisser rien se perdre.

“ Voilà, pensa-t-il, un vrai bâton de montagne ; il est tout à fait à ma main et il n'y a pas apparence que le propriétaire qui l'a oublié là vienne le réclamer. . . . Ma foi, je le prends avec moi : ce sera un utile compagnon de voyage.”

Là-dessus, il ramassa la canne et continua sa route. L'air était vif, le ciel clair et, quand il arriva au pont d'Englannaz, il aperçut, dans l'ouverture de la vallée de l'Arly, les hautes cimes du Mont-Blanc, se découpant neigeuses sur le ciel bleu. Son cœur bondit à cet aspect et il regarda les sommets immaculés avec un clignement d'yeux qui signifiait : “ A nous deux, maintenant ! ” Puis il entra tout guilleret à Faverges.

Il trouva le pays en rumeur : dans la nuit même, le meunier de Saint-Ferréol, Jean Servoz, avait été assassiné sur sa voiture, tandis qu'il revenait du marché d'Albertville. L'assassin l'avait assommé net d'un coup de bâton et l'avait dévalisé. Le corps, ramassé sur la route, avait été transporté à la gendarmerie et l'on venait de prévenir la justice. Hercule, qui n'était pour le quart d'heure préoccupé que du Mont-Blanc, traversa assez distraitement la foule attroupée dans la rue et s'arrêta devant un café pour prendre un bock, sans faire attention aux regards inquisiteurs que chacun jetait sur lui.

J'ai oublié de dire que, bien que d'humeur douce et pacifique, l'ancien pharmacien ne payait pas de mine : il était roux, marqué de taches de son ; il louchait un peu, et cela lui donnait, à première vue, un air hagard. De plus, en homme ménager de son bien, il avait mis pour le voyage ses vêtements les plus fripés, ce qui, avec la poussière du chemin, contribuait à rendre sa tournure équivoque.

Tandis qu'il s'asseyait devant le café, les regards devenaient de plus en plus soupçonneux et des rumeurs couraient dans la foule.

“ Qu'ont-ils donc tous à me dévisager ? ” se demandait Abatvent qui commençait à s'apercevoir de l'agitation des curieux.

Comme il portait la chope à ses lèvres, tout à coup un gendarme se détacha du groupe et une poigne solide s'abattit sur le bras d'Hercule.

— Au nom de la loi, je vous arrête, grommela une voix rude.

— Ah ça ! vous plaisantez ! . . . murmura-t-il, interloqué.

— Je ne plaisante pas ; suivez-moi à la justice de paix ! . . . Et d'abord, donnez-moi votre bâton ! . . .

En un clin d'œil, Hercule, en dépit de ses protestations, fut poussé vers la mairie, tandis qu'autour de lui des voix grondantes s'écriaient :

— Je reconnais le bâton du père Servoz !

— Quel scélérat, et comme il a bien la mine de ce qu'il est ! . .

Trainé dans le cabinet du juge de paix, Abatvent, ébaubi, se présenta devant ce magistrat dans un état de désordre et d'ahurissement indescriptible. Celui-ci, un petit homme vêtu de noir, toisa le prévenu et commença l'interrogatoire :

— Comment vous appelez-vous ?

— Hercule Abatvent.

— Ce n'est pas un nom du pays, cela . . D'où venez-vous ?

— D'Annecy où j'ai mon domicile.

— Où étiez-vous cette nuit, entre une heure et trois heures du matin.

— Mais . . dans mon lit.

— On ne s'en douterait pas à vous voir ! . . On a saisi sur vous le bâton que voici . . Ce bâton a appartenu au meunier Jean Servoz, qui a été assassiné cette nuit même. Tout le monde ici a reconnu la canne de la victime . . Comment se trouve-t-elle entre vos mains ? . .

— Je l'ai ramassée sur la route de Faverges.

— Réponse peu satisfaisante . . Un homme comme il faut ne ramasse pas de bâtons sur les routes . . Où alliez-vous ?

— Visiter le Mont-Blanc.

— Vous n'avez guère la mine d'un touriste, et puis à qui

ferez-vous croire qu'un véritable touriste parte en excursion sans s'être muni au préalable d'un *alpenstock* ?.. Avez-vous des papiers ?..

Hercule bredouilla : il n'avait pas jugé à propos de prendre un passeport pour aller à Chamounix ; d'ailleurs, il était avantageusement connu dans son quartier ; — mais l'opinion du juge de paix était déjà fixée.

— C'est bon, dit-il ; qu'on le mène à la maison d'arrêt en attendant l'arrivée de ces messieurs du tribunal.. Nous ne procéderons à la confrontation de l'inculpé avec le cadavre qu'en présence des magistrats du parquet.

Et là-dessus, on conduisit le malheureux Abatvent dans une chambre borgne qui servait de prison.

La cellule était solidement verrouillée et ne recevait le jour que par une sorte de soupirail de cave.

Lorsque Hercule se vit seul dans cette geôle, dépouillé de sa gibecière et livré à ses réflexions, il tomba dans un découragement noir.

Par quelle détestable inspiration avait-il quitté Étienne et la petite maison du faubourg Sainte-Claire pour courir les aventures ? Ah ! comme en ce moment il regrettait la galerie ornée d'œillets et de géraniums où le bouvreuil sifflait la valse de *Robin des Bois* ! Reverrait-il jamais cette délicieuse retraite ? Combien de temps languirait-il sous les verrous, et sous le poids d'une accusation capitale ? Comment tout cela finirait-il ? On a vu des innocents condamnés à mort à la suite de pareils quiproquos. Le nom de Lesurques lui revenait à la mémoire et il se désespérait.. Maudite canne ! Pourquoi l'avait-il ramassée et qu'allait penser Étienne en apprenant que son Hercule pourrissait sur la paille des cachots !

Ses yeux commençaient à se mouiller et il allait pleurer quand la porte se déverrouilla, et le gendarme qui l'avait arrêté lui intima l'ordre de le suivre.

L'instant d'après, il était de nouveau introduit dans le cabinet du juge de paix, où se trouvaient assemblés " ces messieurs du parquet " ; mais, dès qu'il entra, le juge d'instruction poussa un cri de surprise :

— Eh quoi ! c'est vous monsieur Abatvent ?

Ce magistrat était précisément le partenaire d'Hercule au whist.

L'ancien pharmacien put enfin s'expliquer et se justifier, d'autant mieux que, dans l'intervalle, on avait arrêté le véritable meurtrier. Hercule revint à Aunecy avec son juge, qui le ramena en riant à Étienne.

Quant à lui, il fondit en larmes en revoyant ses œillets, renonça à visiter le Mont-Blanc et jura ses grands dieux de ne jamais plus ramasser de cannes sur les routes.

ANDRÉ THEURIET.

Le Corbeau et la Cruche

Un corbeau qui avait grand soif alla s'abattre auprès d'une cruche qu'il avait aperçue, pensant y trouver de l'eau. Il y en avait en effet, mais si peu, que le pauvre corbeau, malgré tous ses efforts pour se pencher à l'intérieur, ne pouvait pas même arriver à mouiller le bout de son bec.

“ Quand on veut, on peut ! ” dit le proverbe.

Une pensée lumineuse se fit dans la petite tête noire du corbeau : il ne pouvait pas descendre vers l'eau, mais il pouvait faire monter l'eau vers lui.

Il prit donc un petit caillou et le laissa tomber dans la cruche, puis un autre et encore un autre : à mesure que les cailloux tombaient, l'eau montait vers le bord, et avant que l'ingénieux corbeau en eût jeté beaucoup, il fut récompensé de son travail et put étancher sa soif à son aise.

Evidemment vous vous dites : “ voilà un conte pour amuser les enfants ! ” . . . Et, cependant, n'avons-nous pas tous soif du bonheur ? et ne savons-nous pas par expérience combien il est rare de l'atteindre ! . . .

“ *Bienheureux* celui qui a l'intelligence des besoins du pauvre ! ” a dit le roi prophète.

Il y a des petits cailloux qui peuvent faire monter le bonheur à nos lèvres : ce sont les aumônes : plus nous en jetterons dans le sein des pauvres, plus le bonheur nous atteindra : et si nous sommes pressés et que nos moyens le permettent, jetons-en des gros, le bonheur montera plus vite.

Maintenant je réfléchis que si tous ceux qui ont soif du bonheur se mettent à jeter leurs petits cailloux ou leurs grosses pierres dans le Patronage, monsieur le Supérieur va croire que cette avalanche est le commencement de la fin du monde ! . . .

H. TOSNAN.

(pour les *Fleurs de la Charité*).

La communion des Saints

(Légende provençale)

Elle descendait en baissant les yeux l'escalier de Saint-Trophime. C'était à l'entrée de la nuit : on éteignait les cierges des Vêpres. Les Saints de pierre du portail, comme elle passait, la bénirent et de l'église à la maison avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage ineffablement et jeune et belle, on peut le dire : et dans l'église nul peut-être ne l'avait jamais vue parler ni rire. Mais quand l'orgue retentissait, pendant que l'on chantait les psaumes, elle croyait être en Paradis portée par les Anges.

Les Saints de pierre, la voyant sortir tous les jours la dernière sous le porche resplendissant et s'acheminer dans la rue, les Saints de pierre bienveillants avaient pris en grâce la fillette. Et quand, la nuit, le temps est doux, ils parlaient d'elle dans l'espace.

“ Je voudrais la voir devenir, disait saint Jean, nonnette blanche : car le monde est orageux et les couvents sont des asiles ”. Saint Trophime dit : “ Oui, sans doute ; mais j'en ai besoin dans mon temple : car dans l'obscur il faut de la lumière et dans le monde des exemples ”.

“ O frères, dit saint Honorat, cette nuit, dès que luira la lune sur les lagunes et dans les prés, nous descendrons de nos colonnes : car c'est la Toussaint. En notre honneur, la table sera mise. A minuit Notre-Seigneur dira la messe aux Aliscamps. ”

“ Si vous me croyez, dit saint Luc, nous y conduirons la jeune vierge : nous lui donnerons un manteau bleu avec une robe blanche. ” Et cela dit, les quatre Saints, tels que la brise, s'en allèrent, et de la fillette en passant ils prirent l'âme et l'emmenèrent. .

Le lendemain, de bon matin, la jeune fille s'est levée. Et elle parle à tous d'un festin où elle s'est trouvée en songe. Elle dit que les Anges étaient dans l'air, qu'aux Aliscamps la table était mise, que saint Trophime était le clerc, et que le Christ disait la messe. .

MISTRAL.

Prêt à partir

Permettez-moi de vous dire une histoire vraie. Elle me fut contée par un Breton de Sarzeau, à deux pas de la grève, un soir d'août, en la fête de saint Augustin.

Ce soir-là, le ciel était bleu ; sur les eaux bleues le soleil couchant allongeait comme un fleuve d'argent et d'étincelles ; et au beau milieu du Morbihan, entre l'île d'Aarz et l'île des Moines, glissaient sans bruit, presque sans brise, les voiles rouges des *sinagots*.

Un vieux marin allait partir pour son *dernier voyage* ; mais, par une grande faveur de Dieu, celui-là mourait dans son lit. Il souffrait, sans se plaindre, en homme habitué aux bourrasques et à la lutte. Le matin, le vieux brave avait reçu le saint viatique ; vers le soir, le prêtre revint le voir, et s'il en était besoin, le consoler et l'encourager. Le prêtre le trouva haletant, mais résigné.

“ Vous êtes prêt à affronter le grand passage ?

— Tout prêt, mon père.

— Et vous n'avez pas peur du tout ?

— Moi ! . . . Peur de quoi ! ”

Et montrant sa poitrine où son Dieu était descendu, le mourant sourit doucement et dit : “ Le Pilote est à bord ; de quoi aurais-je peur ? ”

P. V. DELAPORTE.

Russes et Français

(Récit d'un officier russe)

C'était au siège de Sébastopol. Depuis trois jours, mes provisions étaient épuisées ; je n'avais à peu près rien mangé. Que faire ! Mon appétit était d'autant plus vif, que j'entendais, au delà des lignes françaises, le mugissement d'un bœuf auquel un écho plaintif répondait dans mon estomac vide. Désolé, je m'assis sur mon manteau, et je me mis à mâcher un biscuit tellement couvert de moisissure qu'on eût pu étudier dessus la botanique, et si dur, qu'il eût fallu une baguette de fusil pour le faire descendre dans le gosier.

Tout à coup une idée me traversa le cerveau. C'était une folie, tant pis. Je saute sur mon cheval, je pars bride abattue, et bientôt j'arrive en face des postes français. J'avais eu soin de lier mon mouchoir blanc autour de mon sabre. On me

bande les yeux, et l'on me conduit à pied. Trois minutes après, je reconnaissais, à l'odeur, que j'approchais de la cantine des officiers. Bon signe ! pensai-je, j'arrive juste pour le dîner. On m'enleva le bandeau et je me trouvai au milieu de huit ou dix officiers français.

— Messieurs, leur dis-je, je n'ai rien mangé depuis près de trois jours, et je suis venu, sans façon, vous demander à dîner.

Un grand éclat de rire accueillit ma déclaration. Mon coup d'audace plut extraordinairement aux Français. Ils banquetèrent avec moi jusqu'au soir, remplirent mon porte-manteau de vivres de toutes sortes et nous nous séparâmes bons amis, nous promettant bien, à la première rencontre, de nous fendre la tête avec le plus grand plaisir.

F. ROCH.

La source d'eau vive

Trois voyageurs se rencontrèrent près d'une source d'eau vive placée au bord d'un chemin. Une large coupe de pierre recueillait son eau, et le ciseau de l'ouvrier qui l'avait creusée y avait en même temps gravé ces mots adressés aux passants :

RESSEMBLE A CETTE SOURCE.

Leur soif étanchée, les trois voyageurs lurent l'inscription et cherchèrent le sens.

— C'est un conseil, dit le premier, qu'à ses guêtres de cuir, à sa ceinture gonflée, et au ballot qui chargeait ses épaules, on pouvait reconnaître pour un riche marchand : la source coule toujours, elle va au loin, elle se grossit en route de mille ruisseaux qui en font une rivière, et semble nous dire par son exemple : Sois actif, ne t'arrête jamais, et tu prospèreras.

Le vieillard qui portait à la main un livre, secoua la tête.

— Il y a ici une leçon plus haute, dit-il ; cette fontaine qui s'offre à tous les altérés sans leur demander ni paiement, ni reconnaissance, dit aux hommes : fais le bien pour l'amour du bien et ne cherche aucune récompense au dehors de toi-même.

Les deux voyageurs se turent : le troisième gardait le silence. C'était un adolescent aux cheveux blonds, qui se séparait pour la première fois de sa mère. Ses compagnons le prièrent de donner aussi son explication ; alors il baissa les yeux, rougit beaucoup, puis s'enhardissant :

— Moi, dit-il, l'inscription de la source me dit autre chose ! Q'importerait l'éternel mouvement de cette onde et le flot qu'elle offre à notre soif, si quelque corruption l'avait troublée ! Ce qui fait son prix c'est sa limpidité ! Nous inviter à lui ressembler, ce n'est point faire appel à notre diligence ou à notre libéralité, mais c'est nous dire de conserver notre âme assez pure pour refléter, comme cette source d'eau vive, tous les rayons du Ciel, et toutes les fleurs de la terre.

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL DE PRIÈRES ET DE CANTIQUES A L'USAGE DE LA JEUNESSE, par un Prêtre de la Congrégation des Frères de S. Vincent de Paul.

Offrir à la jeunesse un manuel pouvant remplacer avec avantage les livres de prières, de lectures pieuses, de cantiques et même les paroissiens nécessaires pour les offices, tel est le but poursuivi par l'auteur. Le *Manuel* se divise en trois parties: La première partie comprend les prières les mieux appropriées à l'enfance avec un exposé assez court de la religion chrétienne ainsi qu'une lecture pieuse pour chaque jour du mois. Dans la seconde partie se trouvent les offices liturgiques. La troisième partie forme un recueil complet de cantiques.

Prix du manuel relié 25 cts. *En vente au Patronage.*

On trouve aussi à la Procure du Patronage; "LA MOSAÏQUE SACRÉE" recueil de cent cantiques avec accompagnement d'orgue, par l'abbé Geispitz, maître de chapelle de Notre-Dame de Paris. L'accompagnement fort simple est d'un grand secours pour les débutants.

Prix: \$1.00.

SECONDE ÉDITION DE L'EXPLICATION LITTÉRALE ET SOMMAIRE DU CATÉCHISME de Québec, Montréal et Ottawa, par M. l'abbé E. Lasfargues, des Frères de S. Vincent de Paul.

Correspondance

ACTIONS DE GRACE

Remerciements au Sacré Cœur et à l'Enfant Jésus miraculeux de Prague pour deux grandes faveurs obtenues, A. T. — Inclus \$6.00 pour pain de S. Antoine, pour promesses suivies de succès par trois personnes différentes. N. P. — Reconnaissance à S. Joseph pour une faveur obtenue par son intercession après promesse de le faire publier dans *Les Fleurs de la Charité*. Z. F. — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue pour faveur obtenue, \$10.00. C. A. P. — Succès obtenu dans un examen en droit, après promesse de donner à S. Antoine \$5.00 pour ses pauvres de l'Œuvre du Patronage de Québec. Gloire au grand Saint! Un Etudiant. — Reconnaissance à S. Antoine de Padoue pour faveur commerciale, \$5.00. J. B. T. — Action de grâce et remerciements au Sacré Cœur de Jésus, de ce qu'il a daigné m'accorder une bonne position malgré la saison avancée, faveur que j'ai demandée et obtenue par l'intercession de la T. S. Vierge, de S. Joseph et de S. Antoine de Padoue. Ci-inclus 50 cts pour vos pauvres en attendant que je puisse vous en donner plus, suivant ce que j'ai promis à ce Bon Maître. J. P.

NOUVEAUX ABONNEMENTS

Plusieurs de nos abonnés ont entendu notre appel et nous ont envoyé de nouveaux abonnements trouvés parmi les personnes de leur connaissance: nous les en remercions de tout cœur. D'autres les imiteront et travailleront ainsi en faveur des pauvres.